

La fin de l'empire américain : la guerre contre l'Iran, un suicide du capitalisme | Dr Radhika Desai

L'attaque illégale contre l'Iran — comme tant d'autres guerres illégales avant elle — n'est pas une anomalie, mais une caractéristique du système. Une caractéristique toutefois vouée à s'autodétruire avec son hôte. Elle constitue le résultat inévitable de la logique de recherche de rente et de corruption sociale propre au système capitaliste sur lequel repose l'Occident. La logique expansionniste, souvent génocidaire, inscrite au cœur de l'empire américain pousse des classes entières en Occident à recourir sans scrupule à la force. Mais dans un monde multipolaire, cette approche trouve sa limite ultime — et, à terme, tragique. Aujourd'hui, je discute de la guerre en Iran avec la professeure Radhika Desai (@RadDesai) de l'Université du Manitoba. L'une des principales géoéconomistes politiques au monde, la professeure Desai explique les aspects systémiques inhérents à cette guerre. Suivez la professeure Desai sur YouTube : <https://www.youtube.com/@RadDesai> Soutenez-nous sur Substack : <https://pascallottaz.substack.com> Boutique et dons : <https://neutralitystudies-shop.fourthwall.com>

#Pascal

Bienvenue à tous dans *Neutrality Studies*. Je suis Pascal Lottaz, et aujourd'hui, je suis à nouveau accompagné de la professeure Radhika Desai de l'Université du Manitoba. Radhika, bienvenue à nouveau.

#Radhika Desai

Ravi d'être ici, Pascal.

#Pascal

Merci beaucoup d'avoir pris le temps. Et merci d'avoir créé votre propre chaîne YouTube — celle-ci, Radhika Desai, Geopolitical Economist. Je suis très heureux de vous y retrouver, car vous faites partie de ces voix critiques présentes depuis longtemps. Mais je crois que vous n'aviez pas encore tout mis en place sur YouTube. Alors, quand avez-vous commencé ?

#Radhika Desai

Nous l'avons lancé plus tôt ce mois-ci, et nous avons déjà bien progressé — nous essayons de publier deux ou trois choses par semaine. Et bien sûr, des collaborations comme celle-ci et bien d'autres sont également en cours, sans oublier les courts-métrages et ainsi de suite.

#Pascal

C'est fantastique. Et tu as déjà reçu des invités formidables — je veux dire, tu as eu Seyed Marandi dans ton émission, Michael Hudson. Donc oui, tu interviews maintenant ces invités tout en donnant aussi ta propre analyse. Sur quoi ta chaîne va-t-elle se concentrer à l'avenir ?

#Radhika Desai

Oh, c'est une bonne question. Pour le moment, j'ai prévu environ trois ou quatre types de contenus différents. Le premier est, bien sûr, que je continuerai **Geopolitical Economy Hour**, qui aura lieu au moins une fois toutes les deux semaines, mais si possible, une fois par semaine. Ensuite, ce sera entrecoupé de **Geopolitical Economy Interviews**, où je discute simplement avec quelqu'un que je trouve intéressant, tandis que **Geopolitical Economy Hour** est plutôt une interview conversationnelle entre moi et une autre personne sur des thèmes plus larges. Il y aura donc **Geopolitical Economy Interviews**, et je fais aussi de courtes vidéos explicatives. Je n'en ai fait qu'une jusqu'à présent, mais je suis sur le point d'en faire une autre intitulée **Qu'est-il arrivé à la doctrine Monroe?**

Tu sais, il y a à peine un mois, tout le monde parlait encore de la doctrine Monroe, et nous voilà maintenant avec Trump en Iran. Qu'est-ce que cela signifie pour cette idée selon laquelle il existait des sphères d'influence, et ainsi de suite ? Bref, je fais ces courtes vidéos explicatives — d'environ vingt minutes — qui mettent en avant certains des éléments fondamentaux auxquels il faut prêter attention dans n'importe quelle situation. J'en ai fait une sur l'Iran, je ferai celle-ci ensuite, et puis, oui, il y aura des collaborations comme celle-ci. Nous produirons des formats courts à partir de certains extraits vraiment intéressants que nous pourrions tirer de nos vidéos. Voilà donc le plan pour l'instant.

#Pascal

Je suis très heureux de l'entendre, car encore une fois, ces voix universitaires qui savent aussi comment présenter les choses sont très importantes. Je veux dire, Glenn Diesen fait un travail remarquable, Jeffrey Sachs est partout sur Internet, et maintenant nous vous avons. Mais aujourd'hui, nous voulons en fait parler de votre analyse — principalement sur l'Iran. Voyons où la discussion nous mène. Vous êtes un économiste géopolitique, alors comment votre économie géopolitique perçoit-elle ce qui, déjà à la troisième semaine, est en train de devenir quelque chose de pire que le Vietnam pour les États-Unis ?

#Radhika Desai

C'est une manière vraiment intéressante de le formuler. Et bien sûr, que ce soit intrinsèquement pire que le Vietnam ou non, étant donné l'état beaucoup plus affaibli des États-Unis, ses effets seront certainement pires que ceux du Vietnam. D'ailleurs, je devrais ajouter qu'il y a environ vingt ans, Giovanni Arrighi — le très célèbre analyste des systèmes-monde, auteur d'analyses très intéressantes sur le système international — avait souligné à l'époque, alors que les États-Unis étaient empêtrés dans le borbier irakien mais que la crise financière n'avait pas encore eu lieu, que la défaite en Irak était imminente. Et à bien des égards, disait-il, ce serait pire que le Vietnam, car au moins au Vietnam, les Américains pouvaient se consoler en se disant qu'ils ne combattaient pas seulement une nation de paysans.

Cette nation de paysans était soutenue par la Russie, la Chine, et ainsi de suite, alors qu'en Irak, ce n'était pas le cas. Et si les États-Unis avaient perdu à ce moment-là, qu'est-ce que cela aurait signifié ? Depuis, bien sûr, nous avons vu l'entreprise irakienne s'éteindre. En Afghanistan, nous avons assisté à ce retrait ignominieux il y a quelques années, et ainsi de suite. Je pense donc qu'il ne s'agit que de la spirale du déclin qui se poursuit — la spirale du déclin qui s'accélère. Mais, vous savez, vous avez aussi évoqué l'économie géopolitique, et je veux vous donner mon analyse de la situation actuelle. Permettez-moi également de préciser que ce que j'entends par « économie géopolitique », ou ce que j'essaie d'y faire du mieux que je peux, ce n'est pas simplement examiner les affaires internationales comme si elles se déroulaient sur un plan séparé de tous les autres.

Parce qu'il existe toujours une économie politique dans chaque pays du monde, et ensuite une économie géopolitique qui détermine la manière dont ils interagissent — et les deux ne peuvent pas être séparées. Alors, voyons ce que vous pensez de l'analyse que je vais présenter. En gros, où en sommes-nous aujourd'hui ? Il est très clair que Trump a gravement mal calculé. Il n'y a pas eu de changements de régime rapides. Tous ces appels au fier peuple iranien pour qu'il se soulève et prenne le pouvoir, et ainsi de suite, n'ont pas fonctionné. Trump devient de plus en plus désespéré. La fermeture du détroit d'Ormuz — dont, ai-je lu, Trump avait été averti — s'est désormais, en substance, effectivement produite.

Et je dirais que, nonobstant les superprofits que certains amis de Trump — les grandes compagnies pétrolières, les exploitants de pétrole de schiste — vont réaliser, et que, de manière générale, les grandes compagnies pétrolières américaines tireront de cette situation, car, vous savez, leurs coûts n'ont pas augmenté et les États-Unis n'importent pas beaucoup de pétrole, elles pourront augmenter les prix sur le marché intérieur jusqu'aux niveaux mondiaux, ce qui leur permettra de réaliser des superprofits. Malgré ces superprofits, la fermeture du détroit d'Ormuz aura en réalité un effet négatif sur l'économie américaine, simplement en provoquant de l'inflation. Et si cette inflation déclenche la réaction typique des autorités monétaires du monde occidental aujourd'hui — à savoir relever les taux d'intérêt —, cela pourrait très bien provoquer une récession.

Ainsi, toute la situation du détroit d'Ormuz a échappé au contrôle de Trump. Trump en est maintenant au point d'appeler à l'aide aussi bien ses alliés que ses adversaires pour maintenir le détroit d'Ormuz ouvert. Il a sollicité les Européens, les Japonais et les Coréens, mais aussi les Chinois, afin de garder le détroit ouvert. Aucun d'entre eux, bien sûr, ne mord à l'hameçon. Le voyage en Chine a été reporté. Cela, bien entendu, est également lié à d'autres facteurs. En gros, je pense que Trump a compris qu'il n'y a rien qu'il puisse ramener de Pékin qu'il puisse brandir en disant : « Regardez, j'ai remporté cette magnifique victoire à Pékin. » Cela n'arrivera pas. C'est évident d'après les discussions qui ont eu lieu en coulisses.

Bien sûr, les États du Golfe remettent en question la sagesse de leur dépendance envers les États-Unis — que va-t-il se passer ensuite ? Et les dégâts en Israël sont considérables, mais bien sûr largement passés sous silence. Voilà donc la situation générale dans laquelle nous nous trouvons. Qu'en penser ? Il y a de nombreux éléments à considérer, mais permettez-moi d'en évoquer deux ou trois. Le premier, c'est que le simple fait que cette entreprise — et c'est une entreprise très sérieuse, soit dit en passant —, les États-Unis, les gouvernements américains successifs, convoitent depuis longtemps l'idée d'attaquer l'Iran, mais ils ne l'ont pas fait, pour de bonnes raisons.

Et Trump a, en quelque sorte, plongé les États-Unis dans cette situation sans presque y réfléchir, ce qui explique pourquoi les objectifs ne cessent de changer. Un jour, il s'agit de changer de régime, un autre jour des armes nucléaires de l'Iran, le troisième jour des missiles et autres sujets. Et bien sûr, maintenant, il est question du détroit d'Ormuz. Ces objectifs mouvants, à mon sens, racontent une histoire bien plus intéressante que l'incohérence de Trump ou son imprévisibilité délibérée — l'idée selon laquelle Trump aimerait être imprévisible pour déstabiliser ses adversaires — ou même les objectifs contradictoires des différentes composantes de son administration, ou encore les problèmes psychologiques de Trump lui-même, qui sont sans doute nombreux.

Donc, il ne s'agit pas de Trump lui-même — le problème plus profond, d'où émergent ces incohérences et ces changements de cap, est structurel. Trump, en réalité, n'a pas tenu, et ne peut pas tenir, les promesses sur lesquelles il a été élu. Et puisqu'il ne peut pas les tenir, ses chiffres sont en baisse depuis un mois ou deux après le début de son mandat. Depuis la fin de l'année dernière, il cherche à obtenir une sorte de succès spectaculaire pour redresser ses chiffres, ce qui explique toutes ces manœuvres autour du Venezuela, du Groenland, de ce qui s'est passé à Davos et à Munich, et ainsi de suite. Mais malgré tous ces efforts, un tel succès lui a échappé, et ses chiffres ne se sont pas améliorés.

Ils continuent de baisser, et un tel succès continuera de lui échapper. Au fait, le Venezuela n'a pas été un succès — nous pourrions en discuter plus tard si tu veux. Quoi qu'il mise dans ce processus, il y met un peu tout. Il parie de plus en plus dans sa tentative désespérée d'atteindre ce succès. La raison pour laquelle cela se produit, c'est que, fondamentalement, Trump — à un certain niveau,

bien sûr — s'est présenté comme très différent de Biden. La principale différence réside dans ce qu'il a promis pour gagner l'élection. Mais ce que Trump fait réellement une fois en fonction n'est pas très différent de Biden, dans la mesure où il sert la même classe dirigeante corporative.

La seule différence, c'est que la classe dirigeante d'entreprise qu'il sert comprend beaucoup plus d'éléments indépendants qu'à l'époque de l'administration Biden. Je pense que cela fait partie d'un syndrome plus large — la détérioration du leadership aux États-Unis et en Occident. En gros, vous voyez, je veux dire, qu'est-ce qu'on fait ? C'est ce qui met en avant des dirigeants comme Boris Johnson, Liz Truss, Donald Trump, Kaja Kallas. Tout cela me paraît un peu fou. Et bien sûr, aujourd'hui, on ne peut pas en parler sans mentionner l'affaire Epstein, tout le phénomène, etc. Je crois que le gouvernement iranien a été à l'avant-garde en disant, en substance : c'est notre guerre contre la classe Epstein, n'est-ce pas ?

#Pascal

Ouais, ouais, ouais. Mahmoud Marandi utilise souvent cette expression — la classe Epstein, la classe Epstein. Même si je... C'est un terme intéressant, car c'est en gros un substitut pour désigner la classe dirigeante, capitaliste et fortunée, mais avec une connotation encore plus sombre, non ? Petite pause très rapide : j'ai récemment été banni de YouTube, et même si je suis de retour, cela pourrait se reproduire à tout moment. Donc, merci d'envisager de vous abonner non seulement ici, mais aussi à ma liste de diffusion sur Substack — c'est pascallottaz.substack.com. Le lien se trouve dans la description ci-dessous. Et maintenant, retour à la vidéo.

#Radhika Desai

Eh bien, vous savez, le terme « classe capitaliste » en lui-même est un peu... enfin, je veux dire plusieurs choses. Vous avez tout à fait raison à ce sujet. Premièrement, j'ai lu que—moi-même, j'ai dit cela, vous savez, au professeur Marandi, lors de mon entretien avec lui, j'ai dit : « Professeur Marandi, vous avez été la personne, et je vous en remercie, qui a contribué à populariser le terme "classe Epstein", parce que c'est très important. » Pas « approprié », n'est-ce pas ?—pour décrire cela. Mais j'ai depuis lu que cela fait en réalité partie du discours du gouvernement iranien dans son ensemble, et je l'ai découvert plus récemment. Donc c'est intéressant aussi. Mais je pense que la raison pour laquelle—le terme « classe capitaliste » en lui-même accorde trop de crédit aux personnes dont nous parlons maintenant.

Je veux dire, bien sûr qu'ils appartiennent à la classe capitaliste, mais le terme « classe capitaliste » évoque, vous savez, l'investissement productif et une certaine forme de sagacité — une certaine préoccupation pour la prévisibilité à long terme, etc., etc. Donc, dans cette situation, je dirais que la classe Epstein est essentiellement une classe hautement financiarisée. C'est une classe de preneurs, pas de faiseurs. Ils ne produisent pas les biens appropriés. Au contraire, ils tirent leurs revenus de la

spéculation, de la dette, et ainsi de suite — ils s'approprient les revenus de ceux qui produisent réellement des choses, qu'il s'agisse de ménages, de gouvernements ou de petites entreprises. De toutes ces sources, ils s'approprient.

Et bien sûr, leur vénalité, leur dépravation, font partie de cette détérioration des classes dirigeantes dans les pays occidentaux. Je pense que cette détérioration ne peut pas être comprise indépendamment de la détérioration de leurs économies — de leurs sociétés, en d'autres termes — car une fois qu'on atteint un certain niveau d'inégalité, on ne peut qu'assister à un dysfonctionnement social. On ne peut qu'observer des tensions croissantes entre différents groupes, car, évidemment, les groupes défavorisés se retrouvent à subir de manière disproportionnée les effets de cette inégalité.

Et cela crée toutes sortes d'autres tensions. Il y a donc une dégénérescence sociale et culturelle. Il y a une tension politique — polarisation, blocage, peu importe comment on l'appelle. Peut-être que « polarisation » n'est pas le bon terme, car il suppose qu'il existe une gauche et une droite. Mais malheureusement, les deux principales forces qui s'affrontent dans l'arène politique de la plupart des pays occidentaux sont actuellement des forces de droite. Vous savez, il y a le type Trump et le type Biden — ce sont tous deux des forces extrêmement à droite. Quoi qu'il en soit, il y a une sorte de dysfonctionnement politique, disons, et aussi une dégénérescence culturelle, représentée par la classe Epstein — que l'on pense à cela, ou à la manière dont les entreprises de plateformes non régulées... c'est ironique que nous parlions justement sur une plateforme — mais enfin, les entreprises de plateformes sont autorisées à saper la culture, et ainsi de suite, dans la mesure où elles l'ont fait.

Bref, toutes ces choses. La question Epstein est très intéressante. Mais pour conclure cette idée — ce que je retiens surtout de la situation actuelle, c'est que Trump, parce qu'il a besoin de produire une sorte de succès spectaculaire pour consolider ses chances de réélection, prend de plus en plus de risques. Il a mis en jeu la santé de l'économie mondiale, celle de l'économie américaine, ainsi que les alliances des États-Unis. Il n'a, bien sûr, aucun moyen de réparer ou d'obtenir quoi que ce soit qu'il puisse présenter aux travailleurs américains — rien de la Chine qu'il puisse leur montrer comme une victoire. Il met aussi, d'ailleurs, en danger le système du dollar. Donc, en somme, il rapproche la possibilité de la prochaine crise financière. Il y a tous ces éléments qui se déroulent en même temps.

#Pascal

N'est-ce pas aussi fascinant, à propos de la classe Epstein, qu'ils représentent en réalité une sorte de classe transatlantique — avec en plus quelques oligarques venus d'ailleurs — qui, de toute évidence, essaie de s'extorquer mutuellement et de se rendre des services ? Mais, vous savez, les noms qui manquent dans les dossiers Epstein, ce sont les noms japonais, chinois, iraniens. Même si je suis sûr que si nous les cherchions, nous trouverions quelque chose. Mais le cœur de ce qui se passe est entièrement centré sur l'Amérique du Nord et l'Europe. Les Norvégiens en font partie, les Allemands en font partie, les Français en font partie. Oui, j'appellerais cela la région de l'Atlantique Nord —

donc la région de l'Atlantique Nord avec quelques exceptions, et ainsi de suite — mais c'est d'une certaine manière ce qui produit ce résultat.

Et je trouve vraiment important de se rappeler que la Constitution des États-Unis cherche explicitement à limiter les pouvoirs de guerre des individus. C'est pourquoi cette compétence a été confiée au Congrès — mais le Congrès a abandonné son rôle sur ce plan depuis 1945, n'est-ce pas ? Et chaque président américain a fait exactement la même chose : ils inventent une raison, puis créent des faits, et ensuite le Congrès approuve tout cela après coup. Et ils se disent un parlement. Enfin, non, ils... bref. Donc, cela continue, et ce type de déploiement de la puissance américaine a été possible, mais maintenant, pour la deuxième fois de suite — une confrontation très sérieuse —, il se heurte à un mur. Et ce mur, en réalité, riposte. Le premier, c'étaient les Russes, avec la guerre par procuration. Et nous savons que c'était une guerre par procuration.

Des gens l'ont reconnu. Nous savons que la CIA était présente sur le terrain. Nous savons tout ce qui s'est passé. Jeffrey Sachs en parle — de ses expériences lorsqu'il était sur le Maidan en 2014 — et de toutes les manières dont les manigances et les complots ont contribué à déclencher cette guerre. Et maintenant, nous en avons une autre, qui repose elle aussi sur des décennies d'intrigues. Et il y a cette question ouverte : est-ce Israël qui a entraîné les États-Unis dans cette affaire, ou bien les États-Unis qui se servent d'Israël pour accomplir ce qu'ils veulent vraiment faire, dans une sorte de logique de destinée manifeste ? Rien n'est clair. Il y a des arguments des deux côtés. Mais le fait est que cela se produit, n'est-ce pas ? Et pour l'instant, cela ne réussit pas. Alors, qu'est-ce que cela vous dit sur la répartition du pouvoir mondial dans un monde multipolaire ?

#Radhika Desai

Oui, je veux dire, je dirais que nous observons vraiment les stades avancés d'un processus qui est évident au moins depuis le début de ce siècle, voire un peu plus tôt. En gros, dans mon analyse — encore une fois, dans mon analyse de l'économie géopolitique, que j'ai exposée dans mon livre le plus récent, **Capitalisme, coronavirus et guerre** —, elle y figure sous une forme actualisée. Alors, quels sont les principaux éléments de cette analyse ? Essentiellement, le boom d'après-guerre, la soi-disant Âge d'or, était le résultat d'un type de capitalisme fortement réformé, de l'existence du communisme, et des efforts sincères et relativement réussis des pays du tiers monde — les pays nouvellement indépendants — pour se développer à cette époque.

Donc, vous savez, cette configuration dans son ensemble a créé une période de croissance mondiale sans précédent, que l'on a fini par appeler l'Âge d'or. Mais, bien sûr, le système sous-jacent dans les pays occidentaux est resté capitaliste — inévitablement capitaliste. Ce système est entré en crise dans les années 1970, et à ce moment-là, le monde s'est trouvé à la croisée des chemins. Devions-nous approfondir les réformes d'après-guerre du système, puisqu'elles nous avaient donné l'Âge d'or, ou devions-nous les remettre en cause, car elles étaient perçues comme la source des problèmes

que nous connaissions ? Le second camp — le camp néolibéral — a gagné. Et depuis, nous n'avons cessé de revenir sur ces réformes, et nous voyons de plus en plus clairement quel type de capitalisme nous vivons depuis le début du XX^e siècle.

Permettez-moi de souligner que ce n'est pas une erreur. Au début du XX^e siècle, le capitalisme était déjà devenu un capitalisme monopoliste, moment où il a en quelque sorte perdu une grande partie de son dynamisme, de sa vigueur et de sa capacité à étendre et à faire progresser la production. Ainsi, les réalités de ce type de capitalisme sont restées cachées tant qu'il était contenu dans tout un ensemble de réformes qui le faisaient fonctionner bien mieux qu'il ne l'aurait fait spontanément, livré à lui-même. Voilà. Nous voyons donc de plus en plus ce type de capitalisme aujourd'hui. Et il n'est pas étonnant que cette époque — bien qu'on nous ait dit que le néolibéralisme allait relancer la croissance productive et le capitalisme — ait en réalité montré une croissance constamment plus faible que celle de l'Âge d'or.

Elle a continué à suivre une tendance à la baisse. L'investissement stagne au plus bas, et ainsi de suite. Voilà pour un premier processus. L'autre processus, bien sûr, c'est la montée des économies émergentes — avec la réserve importante que la Chine constitue une catégorie à part parmi celles-ci. La Russie, depuis — eh bien, au moins depuis 2014 — a été entraînée bon gré mal gré dans la direction de la Chine, ce qui en fait aussi un exemple assez parlant. Mais dans beaucoup d'autres économies émergentes — les pays des BRICS, ou quel que soit le nom qu'on leur donne — la situation est un peu plus incertaine. Prenez, par exemple, l'Inde. Lorsque l'Inde suivait une forme plus réformée de néolibéralisme, elle connaissait une croissance assez soutenue.

Mais sous Modi, alors qu'on assiste à une forme de néolibéralisme débridé — un service sans limite des intérêts d'un très petit nombre de grandes entreprises indiennes —, l'économie se porte mal. Les statistiques publiées sur la croissance de l'Inde sont très, très trompeuses. Bref, ce que j'essaie de dire, c'est que, dans la mesure où le néolibéralisme est modifié, rejeté ou pas du tout appliqué, on observe de la croissance dans l'économie mondiale. On assiste donc au déclin de l'Occident et à la croissance d'une partie du reste du monde. Et je pense que c'est là où nous en sommes. Et, oui, je dirais que ce processus ne fait que se poursuivre, car, vous savez, Trump a dit aux électeurs américains qu'il allait relancer l'économie — rendre à l'Amérique sa grandeur, etc.

Alors, vous savez, il avait compris qu'on ne peut pas gagner des élections en disant aux gens que l'économie va bien. Il a donc dit : oui, elle va mal, et je vais la redresser. Mais il n'avait aucune intention de la redresser — il a seulement dit tout cela pour gagner l'élection. Une fois au pouvoir, il a beaucoup mis en avant les droits de douane. Mais ensuite, vous savez, les droits de douane, c'est là aujourd'hui, disparu demain — Cour suprême, peu importe — toutes ces choses dont on peut discuter. Mais en réalité, on ne peut pas relancer une économie uniquement avec des droits de douane. Il faut une politique industrielle. Or, il n'y a aucun signe d'une quelconque politique industrielle à l'œuvre dans l'administration Trump. Donc l'économie n'est pas relancée, et ce processus non seulement se poursuit, mais il s'accélère.

Et un dernier point : l'imprévisibilité que l'administration Trump a créée va en réalité conduire à une situation où le monde commencera à s'en éloigner. Je veux dire, on le voit bien maintenant : les Chinois ont fait des efforts considérables pour dire à Trump, « Écoutez, pourquoi ne viendriez-vous pas ? Pourquoi ne pas discuter ? Voyons si nous pouvons résoudre nos problèmes. » Et maintenant, Trump a reporté cette visite. Alors, qu'est-ce que cela signifie ? Je pense qu'au bout du compte, même si la Chine continue de proposer des discussions, il n'en sortira jamais rien de concret, car Trump n'obtiendra pas ce qu'il veut. Il ne veut pas d'une économie américaine stable et productive. Il veut simplement pouvoir gagner des élections tout en servant ceux-là mêmes qui maintiennent l'économie américaine dans une logique de financiarisation — une croissance financière plutôt que productive — et qui, en fin de compte, garantissent sa stagnation productive.

#Pascal

Oui, c'est vraiment un point fascinant, que je pense qu'on ne peut comprendre correctement qu'à travers une bonne part d'une perspective marxiste, n'est-ce pas ? Les principales politiques emblématiques de Donald Trump concernent toutes la politique étrangère, et elles sont toutes de nature coercitive. Autrefois, ces outils servaient à protéger certaines industries clés — à enfreindre le principe capitaliste des marchés libres et à dire : « Non, non, non, nous protégeons ce marché parce qu'il est trop important pour nous. » Ainsi, nous le développons, nous le protégeons de l'extérieur jusqu'à ce qu'il soit suffisamment solide, puis il peut s'ouvrir et, espérons-le, rivaliser avec des secteurs similaires à l'étranger.

Mais, je veux dire, c'est très sensé — si l'on réfléchit en termes de bien-être national — une approche raisonnable. Et en réalité, de nombreux pays — le Japon, Singapour, et ainsi de suite — ont fait cela pour développer leurs champions. Et à partir de là, on a vu apparaître ces économies de ruissellement qui ont nourri une grande partie de la population. Et cela a du sens, dans une certaine mesure. Mais Trump a transformé les droits de douane en une sorte de sanctions allégées, avec l'idée de « punir les autres et de les faire plier ». Et cela s'est encore accentué avec ces interventions — des interventions militaires directes au Venezuela, l'acte d'étranglement contre Cuba, et bien sûr la guerre en et avec l'Iran. Tout cela constitue donc ses grandes marques de fabrique.

#Pascal

Les seules politiques nationales emblématiques qu'il possède sont...

#Pascal

En fait, vous savez, le grand et magnifique projet de loi — et, pendant son premier mandat, un type de mesure de soutien très similaire, comme des allègements fiscaux pour les ultra-riches. C'est tout. À part cela, la grande initiative consistait peut-être à essayer de restreindre l'immigration, mais encore une fois, d'une manière qui nuit davantage aux pauvres et à ceux qui sont déjà au plus bas de l'échelle. Mais c'est tout. Cela ne cherche pas du tout à corriger l'inégalité inhérente au système.

Au contraire, cela fait l'inverse. Et il semble qu'ils s'alimentent mutuellement, n'est-ce pas, ces deux-là ?

#Radhika Desai

Oui, enfin, encore une fois, tu as dit tellement de choses et soulevé tellement de points dans mon esprit. Mais laisse-moi simplement dire que la grande politique intérieure de Trump, bien sûr, c'est la répression des migrants, comme tu l'as justement souligné. Et bien sûr, cela provoque une perte pour—eh bien, tu sais, si tu fais partie du secteur productif de l'économie américaine, tu restes désespéré face à ce que fait Trump, parce qu'il coupe l'approvisionnement en main-d'œuvre essentielle. Il pousse en fait beaucoup de gens à rentrer chez eux parce que, tu sais, pourquoi resteraient-ils dans une société où la couleur de ta peau te désigne comme quelqu'un qu'on peut attaquer, emprisonner—peu importe—à tout moment.

Donc, vous savez, toute cette imprévisibilité que Trump crée à travers les descentes de l'ICE et ainsi de suite — et même là, il a dû reconnaître que quelque chose n'allait pas, puisqu'il a dû changer le responsable de l'appareil de l'ICE. Mais, vous savez, je dirais que tout cela rappelle quelque chose — je veux revenir dans un instant sur l'orientation extérieure — mais tout cela, qu'il s'agisse de l'orientation extérieure et du désir d'un succès spectaculaire, ou des descentes de l'ICE et du désir d'un succès spectaculaire, est bien présent.

Cela rappelle, peu importe la position que l'on adopte sur la question de savoir si Trump est fasciste ou non — et je ne veux pas entrer dans ce débat maintenant —, mais ce que cela montre, ce que cela évoque, c'est l'expression : l'esthétisation de la politique. La politique comme spectacle, la politique comme quelque chose dont on est en quelque sorte le voyeur, et ainsi de suite. Et je pense que c'est une caractéristique du fascisme pour des raisons très similaires à celles que j'ai décrites, à savoir que les fascistes prennent essentiellement le pouvoir en promettant aux travailleurs et aux petits entrepreneurs toutes sortes de choses qu'ils ne peuvent pas et n'ont aucune intention de tenir. Cela crée donc une certaine dynamique. Voilà pour le premier point. Deuxièmement, l'orientation vers l'extérieur.

Je dirais que cette histoire de tarifs douaniers était, à un certain niveau, censée concerner l'orientation interne — dans le sens où elle devait créer un environnement productif pour l'économie américaine. Cela n'a pas été le cas, pour les raisons que nous avons déjà évoquées. Mais il y avait aussi autre chose, un autre aspect à cela : l'idée que les étrangers paieraient les taxes et que nous aurions un régime fiscal faible — ce qui est une idée complètement idiote. Mais, vous savez, dans une émission — et si vous allez sur Wikipédia, vous verrez que jusqu'en 1910 environ, au début du XX^e siècle, les tarifs douaniers constituaient la principale source, la majeure partie, des recettes du gouvernement fédéral américain. Et il rêve de recréer cela.

Cela ne va pas arriver. Et bien sûr, cela va complètement à l'encontre de son idée de réduire le déficit commercial. On ne peut obtenir davantage de droits de douane que si les États-Unis

continuent d'importer. Mais si l'objectif est de réduire le déficit commercial, alors les États-Unis devraient réduire leurs importations. Donc, franchement, il n'est pas très clair comment tout cela était censé être orienté. Enfin, je pense que cette orientation vers l'extérieur a vraiment pris de l'ampleur vers la fin de l'année dernière, lorsqu'il a rassemblé l'armada contre le Venezuela.

Vous savez, il a commencé à constituer cette force armée dans les Caraïbes. Et puis, bien sûr, depuis, nous avons vu, comme je l'ai dit, toute cette histoire du Groenland, et ainsi de suite. Je pense que c'est parce qu'il sait que rien ne fonctionne dans son propre pays et qu'il a besoin d'obtenir une sorte de succès en politique étrangère — que ce soit en prenant le Groenland ou, vous savez, le Venezuela, etc. Et peut-être un dernier point — vous avez mentionné Israël. Je n'ai aucun doute qu'AIPAC est très puissant et dispose de beaucoup d'argent. Mais je pense que dire que tout tourne autour d'AIPAC revient en fait à dédouaner l'agenda impérial des États-Unis eux-mêmes.

Je pense qu'Israël est un accessoire important dans la conception plus large d'un impérialisme américain en déclin. Mais c'est ainsi. Et oui, il est tout à fait possible que Netanyahu ait séduit Trump en lui faisant croire qu'il obtiendrait un succès facile s'il attaquait l'Iran maintenant — il n'y a aucun doute là-dessus. Mais cela n'explique pas vraiment pourquoi cette guerre a lieu, en un certain sens. Je pense que les instabilités sous-jacentes du système américain actuel sont un indicateur bien plus important, tandis que la provocation de Netanyahu n'est qu'un petit rouage dans une machine plus vaste.

#Pascal

Vous savez, l'une des choses qui m'a le plus surpris au cours des deux derniers mois, je dirais, dans mes discussions — je parlais avec un collègue de Californie, un militant, M. Melo —, c'est qu'il faisait remarquer que les États-Unis, aujourd'hui, ne sont tout simplement plus doués pour produire ces armes. Il disait que non seulement ils manquent d'obus et d'autres choses bon marché, mais qu'ils manquent aussi de matériel coûteux, voire du savoir-faire nécessaire pour le fabriquer. Et ils manquent d'ingénieurs. Même Palantir et d'autres ont du mal à recruter des gens venant du reste du secteur technologique.

Et les physiciens nucléaires nécessaires à la production d'armes nucléaires sont difficiles à recruter. L'ensemble du complexe militaro-industriel — que j'ai toujours imaginé comme un énorme monstre veillant à s'autoalimenter et à rester hyper rentable — semble se délabrer partout. Enfin, je veux dire, j'en suis content. J'ai été très heureux de l'apprendre. C'est comme si, enfin, le capitalisme rongait ses propres moyens de produire des instruments de guerre. Fantastique — mais c'est tout de même une sacrée surprise. Alors, sommes-nous vraiment allés aussi loin sur cette voie d'autodestruction au sein d'une économie capitaliste fondée sur la recherche de rente ?

#Radhika Desai

Je pense que oui. La réponse courte est oui. Et nous pouvons examiner certains des mécanismes qui expliquent cela. En gros, je dirais que, surtout avec l'avènement du néolibéralisme, on a assisté à une insistance croissante sur—eh bien, vous savez, lorsque le capitalisme était plus réglementé, alors au moins, même si le complexe militaro-industriel existait—le président Eisenhower en avait d'ailleurs mis en garde, et ainsi de suite—il y avait vraisemblablement une certaine forme de supervision gouvernementale sur ce qui était produit, de quelle manière et en quelles quantités. Et il y avait une aide et une implication considérables de l'État dans l'industrie de l'armement, et ainsi de suite.

Et ce que nous avons observé depuis 1980, depuis l'ère néolibérale, c'est une déréglementation de plus en plus importante. Et lorsque la production de défense n'a plus pour but la protection du pays, mais les profits de certaines entreprises privées, les choses ne peuvent que mal tourner — et c'est ce qui s'est produit. En somme, la façon dont je perçois ce qui est arrivé à l'immense complexe militaro-industriel, auquel les États-Unis consacrent mille milliards de dollars par an — et que Donald Trump souhaite désormais porter à 1,5 billion —, c'est essentiellement une sorte d'auge dans laquelle les porcs, c'est-à-dire les entreprises du complexe militaro-industriel, se repaissent avec avidité.

On leur promet des contrats lucratifs — des contrats à coûts majorés, et ainsi de suite. Vous avez tous entendu les histoires du Pentagone sur la façon dont, vous savez, une simple arme ou autre peut finir par coûter plusieurs fois plus que ce qu'elle devrait. Ainsi, le contribuable américain subventionne essentiellement ces gens-là. C'est un complexe militaro-industriel choyé dont le but n'est pas de produire des armes de pointe, mais de faire des profits. C'est pour cela qu'ils ne sont pas capables de... enfin, ils sont là. Et oui, la deuxième chose, c'est qu'il faut ajouter l'élément de désindustrialisation.

Ce problème de l'incapacité à produire des armes n'est pas nouveau. Je me souviens avoir lu un rapport dans les premiers mois du conflit en Ukraine, en 2022, publié par le Royal United Services Institute britannique, qui est une sorte de groupe de réflexion sur les forces armées. Ils expliquaient en substance qu'avec la désindustrialisation de l'Occident, la capacité de produire des armes au rythme nécessaire pour l'Ukraine — sans même parler d'un conflit plus vaste — n'existe tout simplement pas. Et je dirais que, dans ce processus de désindustrialisation, les États-Unis ont en quelque sorte incité les Européens à les suivre, et ceux-ci s'y sont également conformés.

Ainsi, la capacité de production européenne est également limitée. Et enfin, concernant la question technologique — vous voyez, nous vivons aujourd'hui à une époque où non seulement les armes petites et peu coûteuses comptent, et il n'y a rien de mal à des armes peu coûteuses si elles sont efficaces. Je pense que nous avons vu dans ces deux conflits, en Ukraine et en Iran, qu'elles le sont. Mais je pense que les Américains ne sont pas intéressés à les produire. Ils veulent fabriquer des armes coûteuses, générant d'énormes profits, grandes et lourdes, qui ne sont en réalité pas très utiles dans les types de conflits que nous connaissons aujourd'hui.

Donc voilà. Et puis, vous savez, depuis 2018, je crois, quand Vladimir Poutine a annoncé que les Russes disposaient d'un missile hypersonique — pardon, hypersonique — depuis ce moment-là, les États-Unis... enfin, cela remonte à longtemps. Comment se fait-il que vous n'ayez pas développé le vôtre ? Les Américains n'ont pas de missiles hypersoniques. Les Russes en ont. Les Chinois aussi. Je crois comprendre que les Iraniens en ont également. C'est donc un résultat stupéfiant, vous savez. Et pendant tout ce temps, les États-Unis — enfin, chaque pays, je veux dire, la plupart des gens dans les médias traditionnels ne cessent de vanter les mérites des forces armées américaines.

Vous savez, ils sont tellement grands, tellement chers, tellement puissants — bla, bla. La seule chose vraiment grande chez eux, c'est le coût. Il n'y a plus rien d'autre de particulièrement grand, impressionnant ou remarquable. Et c'est pourquoi, franchement, ne parlons pas de la Seconde Guerre mondiale. Les Américains adorent dire : « C'est nous qui l'avons gagnée. » Ce n'est pas vrai. Depuis, les Américains n'ont remporté aucune guerre majeure, à part, vous savez, l'invasion de petits pays minuscules comme la Grenade et le Panama. Allez, ajoutez encore quelques plumes à votre chapeau pour ce genre de piètres exploits. Mais ils n'ont remporté aucune véritable victoire militaire.

#Pascal

Non, je dirais en fait que la partie la plus réussie de l'interventionnisme américain provient des actions clandestines. La CIA est une organisation hautement sophistiquée qui a apparemment réussi à renverser un grand nombre de gouvernements et a aidé les États-Unis à atteindre et, en quelque sorte, à dominer au moins l'hémisphère occidental. Mais nous savons qu'il existe d'autres volets qui ont également connu du succès — l'opération Gladio, entre autres. Oui. Et le prolongement de tout cela, bien sûr, c'est le National Endowment for Democracy et la manière extrêmement fine dont les États-Unis ont développé leur capacité d'influence à l'étranger — ce dont, soit dit en passant, ils ont eux-mêmes très peur. C'est pourquoi, chaque fois qu'il y a quelque chose de diffusé à propos de Donald Trump ou autre en Russie ou en Chine, ils crient à l'injustice.

Oh non, ils veulent influencer notre politique, s'ingérer dans nos affaires intérieures. C'est comme, oui, parce que—tu es évidemment conscient de toute l'ingérence qui se passait de ton côté, non ? Donc celle-là est très sophistiquée. Mais en réalité, le vrai pouvoir, le pouvoir dur—celui sur lequel, du moins pour moi, je pensais que l'influence des États-Unis reposait—eh bien, plus on y regarde de près, plus ce pouvoir semble fragile.

#Radhika Desai

Tout à fait. Et, vous savez, je dirais que, d'une certaine manière, tout cela... enfin, tout d'abord, j'aimerais simplement dire que toute cette histoire avec la CIA, en fin de compte, l'effet de tout cela, puis plus tard, une fois que la CIA a fait l'objet de suffisamment de critiques, notamment autour du

Chili et tout ça, ils ont lancé le National Endowment for Democracy, qui mène des opérations de changement de régime plus ouvertes et cherche, en quelque sorte, à instrumentaliser les populations et ainsi de suite dans d'autres pays.

Donc, vous savez, on a vu beaucoup de choses de ce genre se produire dans des pays comme le Bangladesh, le Népal ou ailleurs — ces sortes de révolutions de couleur qui sont fomentées. Mais le résultat de tout cela, en réalité, c'est que, d'une certaine manière, les pays conscients de ces dangers réagissent essentiellement de deux façons. Premièrement, bien sûr, ils commencent à contrôler beaucoup plus strictement ce qui entre et sort de leur pays. Ainsi, par exemple, vous avez des lois russes contre les ONG étrangères qui y opèrent, et des choses de ce genre. Donc, vous voyez, dans la mesure où il y aurait un objectif de promotion de quelque chose comme la démocratie — ce qui, bien sûr, est complètement faux de toute façon.

Mais, vous savez, cela ne va certainement pas se passer ainsi. Cela va créer de plus en plus de contrôles, et ainsi de suite. L'autre chose aussi, c'est que, dans le cas de l'Iran, ce que l'on a vu, c'est que le gouvernement s'est précisément préparé au type de décapitation qu'il a déjà subi — et à y résister. Et je pense que, vous savez, au bout du compte, assassiner des dirigeants politiques ailleurs ne vous apportera rien. Pas plus que l'enlèvement ou l'assassinat de dirigeants politiques n'a, jusqu'à présent, apporté quoi que ce soit aux États-Unis.

Vous savez, j'ai dit plus tôt que le Venezuela n'est pas un succès. Parce que, vous savez, on ne peut le considérer comme un succès que si l'on pense que Delcy Rodríguez est là pour exécuter les ordres des États-Unis — qu'elle a été placée là par eux. Mais ce n'est pas le cas. Delcy Rodríguez, en tant que vice-présidente, a essentiellement repris les fonctions du président dans un cadre constitutionnel défini, lorsque le président n'est pas en mesure d'exercer ses fonctions. Elle a donc obtenu ce poste par un processus constitutionnel tout à fait normal. Euh, l'idée que, vous savez, les États-Unis et leurs grandes compagnies pétrolières vont s'emparer du pétrole vénézuélien — les majors pétrolières ont déjà dit à Donald Trump que le Venezuela n'était pas un pays dans lequel on pouvait investir, à moins qu'il ne leur accorde, vous savez, des centaines de milliards de dollars de subventions. Donc cela n'arrivera pas. Je veux dire, quelques opérateurs opportunistes iront faire ce qu'ils peuvent au Venezuela, mais au-delà de cela, il n'y a pas grand-chose.

En plus, Delcy Rodríguez — je lisais quelque part, je crois dans l'une des analyses de Medea Benjamin sur la situation au Venezuela — que, vous savez, Delcy Rodríguez vend effectivement du pétrole, oui, à des entreprises américaines, mais sur une base commerciale. Et le fait qu'elle vende à des entreprises américaines ne devrait surprendre personne, car les raffineries américaines, en particulier dans le sud-ouest des États-Unis, ont été construites précisément pour traiter le pétrole vénézuélien, bien avant l'époque de Chávez, de la Révolution bolivarienne et tout le reste.

Il existe donc une compatibilité entre leurs capacités et leur orientation en matière de raffinage et le pétrole brut lourd que produit le Venezuela. Très bien. Et enfin, ce point selon lequel, d'une manière ou d'une autre, Delcy Rodríguez aurait cette épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête —

que si elle ne se pliait pas aux volontés de l'administration Trump, celle-ci lui infligerait un sort pire encore que celui de Maduro, et ainsi de suite. C'est également absurde, car en réalité, à part elle, ils n'ont personne pour la remplacer, et ils n'ont pas la capacité de gouverner eux-mêmes le Venezuela.

#Pascal

Le Venezuela est une société armée.

#Radhika Desai

Comment vont-ils s'y prendre ? Vous savez, de nos jours, ce n'est pas si facile d'entrer quelque part et de prendre le contrôle d'un pays. On ne peut tout simplement pas le faire. Je veux dire, même à l'époque du colonialisme — à l'apogée du colonialisme — il y avait une collaboration très importante de la part des classes dirigeantes locales, n'est-ce pas ? Et sans cela, c'est impossible.

#Pascal

Oui. Et, vous savez, il me semble que les États-Unis et l'Europe, d'un côté, ont encore une partie de leur esprit ancrée dans le colonialisme classique — c'est-à-dire : nous arrivons, nous leur disons quoi faire, et s'ils n'aiment pas ça, nous les tuons, parce que c'est comme ça. Et c'est en partie cela. L'autre aspect, c'est cette sorte de moment unipolaire où, en réalité, l'Union soviétique ne s'est pas effondrée parce que les États-Unis voulaient qu'elle s'effondre. Elle s'est désintégrée pour d'autres raisons. George Bush père s'est rendu en 1991 à la Rada en Ukraine, leur disant en août : « S'il vous plaît, ne déclarez pas votre séparation. Restez unis. Gardons l'Union soviétique intacte, car c'est bien trop dangereux — de nombreuses régions possèdent des armes nucléaires, etc. » Tout le monde en avait peur. L'Union soviétique s'est disloquée malgré la volonté des États-Unis de la voir rester unie.

#Radhika Desai

Mais ensuite est venu le moment où l'on s'est dit : « Oh, peut-être qu'on peut faire plus. »

#Pascal

Puis est venue toute l'affaire de la Yougoslavie et la désintégration — la désintégration intentionnelle depuis le Kremlin. Puis est venue la guerre en Irak, n'est-ce pas ? Ensuite, les interventions en Libye et en Syrie, et ainsi de suite, qui étaient des formes très classiques d'outils de projection de puissance militaire. Mais il semble que cet outil se heurte à nouveau à un mur. Et il semble que ce changement qui arrive encore — celui que nous ressentons tous et dont nous avons parlé avant l'émission, n'est-ce pas ? — nous fait traverser une sorte de changement à la manière de 1989. Nous ne voyons pas exactement où cela mène. Nous espérons tous que ce ne sera pas la Troisième Guerre mondiale, mais nous savons que c'est une possibilité. Celle-là a maintenant un impact très fort.

Et probablement l'administration Trump — pensez-vous qu'ils ont une intuition à ce sujet, et que c'est pour cela qu'ils agissent de manière aussi agressive ? Ou bien est-ce que... comment comprenez-vous ce moment particulier, n'est-ce pas, où la violence semble désormais échouer à atteindre ses objectifs ? Parce qu'encore une fois, oui, comme vous l'avez dit, l'Iran a retiré cet outil, n'est-ce pas ? La frappe de décapitation. Oui, bien sûr — les décapiteurs. Nous continuons quand même... d'accord, reprenons — nous continuons quand même. Il semble donc que cela, avec les Russes bloquant notre pétrole, faisant tout, menant une guerre par procuration — « Nous ne céderons pas, vous n'obtiendrez pas cela. » C'est un changement assez brutal, je dirais, pour l'ensemble de l'Occident politique, comme le dirait Richard Sakwa.

#Radhika Desai

Oui, exactement. Eh bien, plusieurs points différents. Premièrement, je ne veux pas dire « définitivement ». Oui, nous vivons un moment charnière très important — tu as tout à fait raison. On peut le comparer à 1989. Mais, plus intéressant encore, certains le comparent au déclenchement de la Première Guerre mondiale. Les Chinois parlent de « changements inédits depuis un siècle », et ainsi de suite. Donc, oui, je pense que nous vivons effectivement un moment de ce genre. Deuxièmement, je dirais que l'administration Trump n'agit pas de manière agressive parce qu'elle aurait, d'une certaine façon, conscience de cette situation.

Je pense que son comportement agressif fait partie de ce qui rend ce moment si décisif. Lors de la Première Guerre mondiale, quand elle a éclaté, c'était, vous savez, le résultat de la compétition impériale entre les grandes puissances européennes, qui a échappé au contrôle de chacune d'entre elles. L'idée d'une culpabilité allemande était toujours fautive — elles étaient toutes également coupables. Toutes les puissances impériales, et le système impérial dans son ensemble, étaient également coupables. Donc, en ce sens, je dirais que la Première Guerre mondiale était — encore une fois, personne ne l'avait voulue — mais elle faisait partie de la structure même de la situation qui l'a provoquée. Vous avez mentionné le terme « Troisième Guerre mondiale », et j'ai tendance à m'y opposer, alors voyons ce que vous en pensez.

Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi à tout ça, parce que les gens parlent d'une Troisième Guerre mondiale depuis longtemps. J'ai fait un peu de recherche, et au cours de cette recherche, j'ai découvert qu'Engels avait écrit une prédiction stupéfiante d'une guerre mondiale à venir. Il l'appelait vraiment ainsi — une guerre mondiale. J'aimerais avoir la citation exacte sous les yeux, mais il disait des choses comme, tu vois, des millions de soldats — dix millions de soldats — mourront, l'Europe sera dévastée comme si un essaim de sauterelles l'avait traversée, les couronnes tomberont dans le caniveau, et ainsi de suite. Donc, tu vois, toutes ces choses avaient été prévues dans ce passage remarquable.

Mais plus précisément, j'ai réalisé que les gens avaient commencé à utiliser le terme « guerre mondiale » à la fin du XIX^e siècle. Je dirais que cela faisait partie de la prise de conscience du potentiel destructeur de la compétition impériale — la possibilité qu'elle débouche sur une guerre. Et

pourquoi l'ont-ils appelée une guerre mondiale ? Eh bien, c'est très, très important. Ils l'ont appelée une guerre mondiale parce qu'à cette époque, comme Lénine l'a souligné dans son célèbre pamphlet *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, les puissances européennes s'étaient déjà partagé le monde entre elles. Ainsi, si elles entraient en guerre les unes contre les autres, cela impliquait que le monde entier entrerait en guerre. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, et nous devons réfléchir aux implications de ce changement.

Et la raison pour laquelle je veux souligner cela n'est pas parce que je veux minimiser les dangers et les terribles souffrances causés en ce moment par la guerre. C'est grave — cette guerre pourrait être importante, cette guerre pourrait durer longtemps. La vraie question est : le monde entier y sera-t-il impliqué ? Et je dirais que nous n'en sommes plus là. Pourquoi ? Parce que l'impérialisme a décliné depuis. Peu importe que les États-Unis puissent infliger tant de douleur et de souffrance au monde aujourd'hui, il n'y a aucune possibilité que toutes ces puissances impériales se fassent la guerre. Et, vous savez, aujourd'hui on parle aussi de « grandes puissances », où l'on nous invite à compter les Américains, les Russes et les Chinois. Mais le caractère des Russes et des Chinois est complètement différent de celui des Américains.

Ce ne sont pas le genre de... enfin, ce ne sont pas des sociétés capitalistes. La Chine n'est pas capitaliste. La Russie l'est en quelque sorte, mais avec un héritage très différent, une orientation très différente en matière de politique étrangère. Et je dirais que, sous bien des aspects, dans la mesure où l'héritage de la politique étrangère de l'Union soviétique reste présent dans la pensée des classes dirigeantes russes actuelles, elles ne seraient pas expansionnistes de la même manière que les puissances européennes l'étaient. Donc, en somme, leur attitude est essentiellement défensive. Et si vous en doutez, comparez simplement une carte des bases militaires américaines dans le monde avec celles des bases russes et chinoises. Il n'y a pas de comparaison possible.

#Pascal

Non, je pense que c'est une observation très importante. Je continue de penser que les termes « guerre mondiale », les guerres mondiales — la première et la seconde — ne sont pas vraiment de bonnes descriptions, car ils donnent aussi l'illusion non seulement que le monde était en guerre, mais qu'il ne formait qu'un seul monde. Ce qui n'était pas le cas. C'était une combinaison de différentes guerres qui ont commencé à des moments différents, à des rythmes différents, pour des raisons différentes. Les Japonais n'y sont entrés — en attaquant Pearl Harbor — qu'en 41, à un moment où 39 appartenait déjà, en quelque sorte, au passé depuis deux ans.

Oui, c'était déjà deux ans dans le passé au moment où le Japon a fait cela et a effectivement entraîné les États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale. Et du point de vue chinois, tout cela avait plus ou moins commencé en 1931, lorsqu'ils ont été attaqués pour la première fois par les Japonais, puis à nouveau en 1936, et ainsi de suite. Je veux dire, bien sûr, c'est aussi le problème des historiens — ils disent que la manière dont nous fixons des limites temporelles à tout cela est problématique. Mais le fait est que mon pays d'origine, la Suisse, n'a jamais été en guerre. Je veux

dire, il faisait partie du système. Les guerres mondiales ont été des moments d'intensification, lorsque le système mondial s'est en réalité replié et a eu recours à la violence de masse.

Mais c'était quand même un système, et il restait interconnecté, et il fonctionnait encore... Je veux dire, tout le monde essayait d'interpréter ce que les autres faisaient, et nous essayions toujours d'échanger. C'est tout l'enjeu. Et je pense que c'est ce que vous soulignez — qu'une grande partie du globe est désormais émancipée et n'a plus besoin de suivre cela. Cela change l'équation. Nous pourrions avoir encore une guerre ou une autre, mais cet effet en cascade qui mobilisait toutes les ressources de la planète entière — cela n'arrivera plus. Donc je pense que vous avez raison.

#Radhika Desai

Et, vous savez, une partie de la raison pour laquelle ces guerres ont eu lieu, c'est que les gens sortaient encore d'une époque où les puissances européennes pouvaient facilement dominer des populations non européennes dont la force militaire était très faible. Aujourd'hui, il est impensable d'envisager une guerre de ce type. Par exemple, la question est maintenant de savoir si Trump est à ce point désespéré de provoquer un changement de régime en Iran qu'il enverrait des troupes au sol. J'en doute. Et même s'il le faisait, la plupart des puissances européennes ne l'aideraient pas dans cette entreprise.

Même la guerre en Ukraine est menée par ces gouvernements européens cyniques. Mais, vous savez, elle est menée à travers les Ukrainiens — « jusqu'au dernier Ukrainien », comme on le dit depuis le début. Donc, vous savez, on peut avoir des guerres par procuration. Mais tout cela... et parfois je plaisante en disant que nous vivons à une époque où les parents ne laissent même pas leurs enfants aller seuls à l'école. Vous pensez vraiment qu'ils vont — je veux dire, en Occident — les laisser partir à la guerre ? C'est absurde.

#Pascal

La triste réponse à cette question est oui, car la guerre peut être vendue, et la guerre est aussi une maladie de l'esprit. Et une fois que l'on atteint ce stade, on arrive essentiellement à un moment où les mères diront : « Prenez mes enfants, je vous en prie, car c'est pour le peuple. »

#Radhika Desai

Dans une guerre défensive, oui, je dirais que cela peut arriver. Mais dans une guerre offensive, impérialiste, j'en doute. Cela dit, je vais préciser une chose — je pensais que vous alliez formuler une autre objection à mon propos, à laquelle j'avais d'ailleurs déjà pensé en parlant. Dans une armée professionnelle, lorsqu'il n'y a pas de conscription, ce qui se passe généralement, c'est que les personnes issues des classes sociales inférieures finissent par s'engager, car elles considèrent l'entrée dans l'armée comme une amélioration de leur situation, même si cela comporte le risque de perdre la vie, des contraintes, et ainsi de suite. En général, le personnel des armées a toujours été

issu des classes sociales les moins favorisées, des régions les moins aisées, et ainsi de suite, dans n'importe quel pays.

#Pascal

Maintenant, la seule chose que j'ai, c'est, disons, si tu peux — et nous l'avons vu — si tu peux provoquer une psychose de masse, une formation de masse, comme je crois que Matthias Desmet l'appelle. Si tu fais cela, alors les gens deviennent prêts à se sacrifier eux-mêmes et à sacrifier les autres, même pour des objectifs agressifs, parce qu'ils le font dans un cadre défensif. C'est un peu comme : « Nous devons faire cela pour sauver le monde. » Et une psychose de masse peut être provoquée de plusieurs façons. Je veux dire, la religion en est une. La lutte contre un virus peut en être une autre, n'est-ce pas ? Quand nous devons mobiliser tout ce que nous avons, y compris nos enfants, pour mener le bon combat. Heureusement, à ce stade, je ne le vois pas. Enfin, peut-être qu'en Europe — les Allemands semblent être en train de dire quelque chose comme : « Écoutez, nous devons aller combattre les Russes. Maintenant, nous devons le faire nous-mêmes. » Ils semblent se mettre peu à peu dans cet état d'esprit.

#Radhika Desai

Mais j'aimerais revenir un peu là-dessus, parce que, vous savez, tout d'abord, Trump a été élu parce qu'il avait promis qu'il n'y aurait plus de guerres. Et cela montre que la majorité de la population américaine, y compris la droite, ne veut pas de guerres. Ensuite, je dirais que les jeunes d'Europe — je ne sais pas trop où ils en sont. Je me souviens que, peu après que Macron a annoncé qu'il envisageait de réintroduire le service militaire — c'était sur la BBC, en fait — un journaliste de la BBC se promenait dans les rues de Berlin, interrogeant tous les jeunes qu'il pouvait trouver. Il y avait un jeune à qui il a demandé : « Aimerais-tu être appelé sous les drapeaux ? » Et il a répondu : « Absolument pas. » Puis le journaliste a dit : « Eh bien, et si les Russes venaient occuper l'Allemagne ? »

Et ce gamin dit : « Je préfère être occupé que mort. » Exactement. J'ai trouvé que c'était une remarque très sensée, parce qu'évidemment, je pense qu'à un certain niveau, les populations d'Europe et des États-Unis — les populations de la région atlantique —, au bout du compte, reconnaissent que toutes ces guerres sont des tentatives d'impérialisme. Vous savez, on peut parler de « projection de puissance » ou autre, mais qu'est-ce que la projection de puissance quand elle se fait chez soi ? C'est de l'impérialisme. Et ils ne sont pas prêts à se battre pour ça. Vous savez, ils sont prêts à dire : « D'accord, si mon pays est envahi, bien sûr que je prendrai les armes pour le défendre. Mais je ne vais pas aller me battre simplement parce que vous voulez protéger votre pouvoir et servir les grandes entreprises européennes ou américaines à travers cela. »

#Pascal

Je suis content de cela, mais je suis surtout heureux de voir ce genre de déclarations. L'Europe se trouve actuellement dans un état d'esprit beaucoup plus militariste. J'espère qu'elle s'en détournera, mais elle pourrait tout aussi bien basculer dans l'autre sens. Et c'est là mon argument : si cela arrive, si elle s'enfonce vraiment dans un militarisme profond et, vous savez, adopte une sorte d'état d'esprit « à la Corona », du type « nous devons tout mobiliser pour gagner et survivre », alors la seule façon de survivre serait de marcher sur Moscou. Ils l'ont déjà fait. Les Européens l'ont fait plusieurs fois.

#Radhika Desai

Ouais.

#Pascal

Et oui, que toute la classe aisée enrôle les classes populaires pour faire la guerre, c'est une chose, mais une autre, c'est de les rendre disposées à le faire. Le système américain ne produit pas vraiment cela. Nous ne l'avons pas vu, je crois. Oui. Très bien, Radhika. C'était un aperçu très intéressant. Et je veux simplement rappeler à tout le monde que votre chaîne se trouve ici. Je veux dire, si vous avez écouté cette interview jusqu'à présent, vous devriez immédiatement aller sur la chaîne de Radhika Desai. Vous pouvez la trouver à l'adresse [youtube.com/@RadhikaDesai](https://www.youtube.com/@RadhikaDesai). Elle s'intitule *Radhika Desai, Geopolitical Economist.* C'est aussi ainsi que vous pouvez la trouver sur Google. Radhika, y a-t-il un autre endroit où les gens peuvent vous retrouver, et quelque chose que vous aimeriez ajouter à ce stade ?

#Radhika Desai

Bien sûr. Enfin, non, je veux dire... j'espère que, tu sais, ce que tu dis... Je pense que les gouvernements européens essaient clairement d'attiser une hystérie de guerre. Et nous pourrions discuter de l'économie politique et géopolitique de tout cela à un autre moment. Mais je me demande combien de gens ordinaires se battent réellement. Mais, tu sais, je suis d'accord que c'est un danger. On en voit beaucoup, et les gens en parlent de plus en plus. Où me trouver ? Oui, la chaîne, c'en est une. Ensuite, [radhikadesai.com](https://www.radhikadesai.com) — c'est mon site web. J'ai aussi un Substack, donc si tu veux t'abonner, ce serait super. Et je suis aussi sur Patreon, donc tu peux m'y trouver. Facebook, Twitter, bien sûr. Donc, j'espère, oui, que les gens s'y intéresseront.

#Pascal

Abonnez-vous à la chaîne YouTube de Radhika Desai. Merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui.

#Radhika Desai

Merci beaucoup, Pascal.